Nicolas PÉLISSIER, Élise MAAS, dirs, *Vers une culture medi@tic ? Médias, journalisme et espace public à l'épreuve de la numérisation*

Paris, Éd. L'Harmattan, 2015, 160 pages

Liana Pop

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10619>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10619

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 457-459

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Liana Pop, « Nicolas PÉLISSIER, Élise MAAS, dirs, *Vers une culture medi@tic ? Médias, journalisme et espace public à l'épreuve de la numérisation* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10619> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10619>

complexe formé des interactions entre l'organisation neuro-anatomique d'un organisme et l'expérience sensori-motrice de son environnement de vie. On peut déduire de cette définition que la question du sens concerne aussi les interactions totales d'un organisme avec son milieu de vie. À en croire le sémiologue, la neuro-esthétique littéraire a des retombées positives pour la lecture littéraire car elle implique la transition d'une approche logico-linguistique des phénomènes humains à une « approche plus biologique et écologique qui permet ainsi de mettre en valeur la dimension sensorielle et expérientielle de la littérature » (p. 154). Cette approche est parfois négligée au profit des stimulations plus intellectuelles que la littérature procure. Toutefois, Pierre-Louis Patoine note que la neuro-esthétique littéraire a comme principale limite la tendance à subordonner le culturel au naturel et le symbolique au sensori-moteur.

L'étude de la position de l'œuvre de Chuck Palahniuk à l'égard de la lecture empathique – en tenant compte de sa dimension sociale, et notamment de la vision du monde qu'elle véhicule – occupe une bonne place dans l'ouvrage (chap. 6, pp. 165-192). Le chercheur observe que Chuck Palahniuk emploie la recherche de la physicalité pour se situer face au reste de la littérature présentée comme excessivement désincarnée. Il veut prendre le lecteur par les tripes, en souhaitant que ce dernier ressente la peur au ventre. C'est en ce sens qu'il inscrit son œuvre dans une pragmatique de l'effet physique, dans un dépassement du sémiotique dans le somatique. Le premier mode de la perte de sens et de sensation que dénonce l'œuvre de l'écrivain est l'administration et la sécurisation excessive de la vie nord-américaine à la fin du ^{xx}e siècle. Les gens travaillent sans cesse, et tout est planifié à l'avance. Pierre-Louis Patoine estime que « la lecture empathique, l'entrée somesthésique dans la fiction apparaît comme une aventure capable de remédier à la prévisibilité et à l'ennui qui vide nos vies de leur sens et de leurs sensations » (p. 171).

Le chercheur essaie d'élargir l'espace de pensée pour dégager de nouvelles perspectives de la lecture empathique (chap. 7, pp. 193-220). Ainsi révèle-t-il que, dans l'expérience réelle comme dans l'expérience fictionnelle, les émotions et sensations ne sont pas directement liées à des états de fait perçus (ou imaginés). Par exemple, nous ressentons de la peur non pas parce qu'un tigre s'apprête à nous attaquer, mais parce que nous croyons qu'il se prépare à le faire. Pierre-Louis Patoine examine aussi l'expérience de la fiction comme immersion. De fait, il pense que cette dernière favorise la lecture empathique. Cependant c'est un phénomène fragile et sa profondeur dépend de nombreux

facteurs contextuels parmi lesquels l'adéquation entre le texte comme code et les compétences et habitudes du lecteur. Ainsi la lecture empathique comme expérience immersive est-elle handicapée par l'effort cognitif qu'exige un texte trop éloigné de ses compétences et habitudes interprétatives.

Pierre-Louis Patoine tente d'appréhender *House of leaves* (2000) de Mark Z. Danielewski à la lumière de sa réception particulière, de son élévation au rang de livre culte. À en croire le chercheur, pour comprendre le rôle qu'attribue ce roman à la lecture empathique, il faut d'abord considérer la manière dont il suggère au lecteur de redéfinir son rapport à la fiction littéraire. Il l'invite à transgresser les règles du « jeu de faire croire ». Dans cette perspective, d'emblée, le personnage principal, Johnny, avertit des conséquences physiologiques négatives que peut entraîner la lecture du roman : une transformation de sa perception et une frayeur générale liée à la visibilité. Le lecteur est invité à suivre les pas des personnages Navidson, Zampanó et Johnny, « errant dans les labyrinthes de l'interprétation où il risque à tout moment de rencontrer le Minotaure, ce monstre né d'une lecture trop intense » (p. 237). Lire le roman de Mark Z. Danielewski demande donc un investissement de temps et d'énergie.

L'ouvrage de Pierre-Louis Patoine est original car il aborde la lecture littéraire sous un angle assez rare. Comme l'indique l'auteur, la neuro-esthétique littéraire est une approche peu exploitée en littérature. Il serait pertinent qu'elle le soit de plus en plus, tant par les critiques que les écrivains. La documentation très fournie et la maîtrise technique de l'auteur sont également appréciables, même si l'on peut déplorer le langage parfois abscons, voire hermétique employé pour décrire certains termes et phénomènes scientifiques. Pour autant, destiné aux étudiants et chercheurs en littérature et en biologie, le livre ne peut être que salutaire tant l'approche qu'il explore sort de l'ordinaire.

Bauvarie Mounga

FALSH, université de Yaoundé I, CAM
bauvarie2004@yahoo.fr

Nicolas PELISSIER, Élise MAAS, dirs, *Vers une culture medi@tic ? Médias, journalisme et espace public à l'épreuve de la numérisation*

Paris, Éd. L'Harmattan, 2015, 160 pages

La numérisation vient de plus en plus ébranler l'identité même des sciences humaines et sociales (SHS). Il faut en accepter l'évidence, l'affirmer et la... mesurer. C'est ce que la société française des sciences de l'information

et de la communication (SFSIC) s'est donné comme objectif dans plusieurs projets de groupes, congrès, colloques et collections éditoriales (revues, dossiers, volumes, actes). Précisément, ce volume est l'un des cinq ouvrages contenant les contributions du XIX^e congrès de la SFSIC, tenu à Toulon, en 2014, au côté d'autres volumes thématiques respectivement sur l'art et la création (Mélanie Bourdaa, Julia Bonnacorsi, Daniel Raichvarg, dirs, *Arts et créations au prisme des TIC*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2015), l'éducation (Laurent Collet, Carsten Wilhem, dirs, *Numérique, éducation et apprentissage. Enjeux communicationnels*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2015), la science et la technique (Cyril Masselot, Paul Rasse, dirs, *Sciences, techniques et sociétés. Recherches sur les technologies digitales*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2015) et les organisations digitales (Élisabeth Gardère, Christian Le Moënné, dirs, *Organisations digitales. Individus, santé, déontologie en contexte numérique*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2015).

Dans leur introduction (pp. 11-22), les coordinateurs considèrent que la recherche française est parvenue à rattraper ses retards antérieurs et se voit actuellement proposer – à la suite de l'implantation des nouveaux supports et usages des médias – une terminologie nouvelle, encore hésitante quand elle traite, par exemple, d'*audience*, de *lectorat*, d'*usagers*, d'*internauts*, d'*infonauts*, etc. Mais, comme toute nouvelle approche a besoin de concepts, prenons cette insécurité terminologique comme un signe montrant la multiplicité des recherches en cours.

L'ouvrage est structuré en quatre volets thématiques : l'e-journalisme, la réception de l'information en ligne, le web en tant que média, les mutations des espaces publics et les transformations politiques.

En tant que lectrice de plusieurs journaux numériques – souvent mécontente de leur qualité rédactionnelle et/ou informationnelle –, le thème qui a le plus suscité notre curiosité a été celui des « politiques » éditoriales d'information en ligne. L'idée directrice de cette première partie – qui semble en accord avec notre perception – est celle d'un déclin quantitatif et qualitatif : selon les auteurs, en France, sur 322 quotidiens toutes catégories au début du XX^e siècle, il n'en reste que sept nationaux en 2014, avec des tirages fortement diminués (p. 41). D'un point de vue qualitatif, moins coûteuses, les *newsrooms* (en français, « salle de presse/de rédaction ») prennent le dessus sur les rédactions traditionnelles, avec la vitesse de diffusion des informations comme priorité, au détriment de leur véracité et de leur mise en forme. Si les journaux sont obligés de redéfinir leurs formats et supports, expérimentant des formules

alternatives généralement plus économiques – par exemple, *Le Soir* (accès : <http://benoitraphael.com/la-google-newsroom-du-journal-le-soir-mode-d-emploi>, consulté le 14/02/16) –, certains refusent la numérisation comme *Le Canard enchaîné* – dont les raisons mentionnées dans l'ouvrage (pp. 28-35) sont une méfiance vis-à-vis des opérateurs de diffusion en ligne, le refus de gérer les réactions des lecteurs et le souci du sérieux des informations diffusées. Néanmoins, de manière générale, la réinvention est à l'ordre du jour, avec des rédactions ouvertes au public, la multiplication des codes sémiotiques (production multisupport : texte, son, vidéo) et la gratuité. Frank Bousquet (pp. 51-63) analyse le cas particulier de la presse quotidienne régionale (PQR), largement au service des communautés départementales et dépendante des autorités ou des organisations locales qui transmettent les informations via leurs attachés de presse. En effet, avec l'arrivée du journalisme de communication qui prend le dessus sur celui d'information, le métier tend vers une déprofessionnalisation car, notamment pour des raisons économiques, les organes de presse rémunèrent de plus en plus les journalistes avec des contrats à durée déterminée ou à la pige. Quant aux contenus, ils s'orientent plus vers des *softnews* et des *stories* au détriment des informations pures et dures, jugées moins grand public.

Et ce jugement ne paraît pas infondé puisque l'intérêt du public semble bien avoir contribué à l'avènement de cette dérive. C'est pourquoi la deuxième partie y est consacrée avec des contributions traitant du dénombrement faussé des catégories d'utilisateurs sur l'internet (ici, le cas des jeux en ligne, Bruno Vétel, pp. 65-79) et, plus intéressant encore, de l'impact des publicités en ligne sur la mémoire des internautes (Didier Courbet, Marie-Pierre Fourquet-Courbet, Julien Intartaglia, pp. 81-94). Cette dernière étude mobilise les méthodes expérimentales de la psychologie cognitive sur des publicités – bannières, *pop-up* – utilisant des formats variables (texte, image, son, vidéo). Effectuées pour des expositions brèves et répétées à des publicités interstitielles sur l'internet, avec ou sans manipuler la présence (voix off) ou l'absence du son, ces recherches constatent que les différents supports de diffusion influencent de manières distinctes l'assimilation et la mémorisation du public. Ceci de façon inconsciente dans la plupart des cas, ce qui a des conséquences sur les techniques utilisées par les publicitaires. Les observations sont les suivantes : « l'image est plus facilement associée à des affects positifs en mémoire » (p. 85) tandis que « les mots produisent des effets sémantiques plus marqués que l'image » (*ibid.*). Après des expositions répétées aux mêmes publicités, « une

vague sensation de familiarité » s'installe avec la marque, correspondant au modèle théorique de la fluidité perceptive. Quant à la fluidité conceptuelle, elle serait à l'origine des évaluations favorables – ou défavorables, ajouterions-nous – d'une marque proposée. Enfin, le son accentuerait les effets des *inputs* lexicaux et iconiques. Les auteurs mettent en garde sur les effets inconscients des publicités qui peuvent complètement échapper à la raison (pp. 92-93).

Deux chapitres sont regroupés dans la troisième partie qui concerne le problème de la médiation de l'information sur le web ainsi que l'hyper-concurrence dans l'espace audiovisuel. Ce dernier exigerait aujourd'hui des compétences techniques multiples de la part des rédacteurs et des lecteurs, pour ce qu'on appelle l'« écriture hypertextuelle » et la « lecture *zapping* ». Notons que, dans notre expérience personnelle de lectrice web, nous avons remarqué une multiplication des écrans pour une seule et même information, donnant un effet de cascade, de dosage informationnel au compte-goutte et, partant, de *suspense*, afin d'obliger l'utilisateur à ouvrir, à tour de rôle, trois écrans (pages) par article au lieu d'un seul. Les chercheurs en sciences de l'information et de la communication (sic) expliquent ici (pp. 111-120), au « commun des... lecteurs », que l'évaluation des articles et des journaux numériques se fait par le nombre des clics sur une entrée... C'est donc en premier lieu cette course à l'audience qui a conduit à la fragmentation des maquettes des journaux en ligne.

En effet, il s'avère que le cyberjournal agit, avec cette interface, comme un premier guet-apens. Par ailleurs, il capte son public en lui ouvrant la page de journal pour commenter; compléter les informations fournies et embrasser ainsi de bon gré ce qu'on appelle un « journalisme participatif » – continuateur, selon les auteurs (pp. 116-118), de formes déjà existantes dans le journalisme traditionnel, avec la tribune, la correspondance et le courrier des lecteurs. À ce propos, notre impression est qu'une dégringolade a pu se déclencher – peut-être peu soupçonnée à l'origine – vers un espace de défoulement public indigne de diffusion. La « culture » médiatique n'aurait pas dû en arriver là, mais l'internet est – rendons-nous à l'évidence – la boîte de Pandore d'aujourd'hui.

Enfin, dans une perspective sociologique, la dernière partie rappelle le rôle des médias numériques dans la démocratisation de certaines sociétés (les pays arabes), ainsi que dans la promotion des multiples dénominations plus ou moins mélioratives du « mariage pour tous ». Dans une perspective plutôt

théorique, une dernière contribution (Éric Dacheux, pp. 147-155) soutient que les médias web obligent à redéfinir le concept d'« espace public [comme un] espace de médiation aux frontières poreuses (p. 149).

Informaticiens, journalistes, linguistes, consommateurs de publicités, lecteurs de journaux imprimés ou numériques, décideurs organisationnels, personne ne devrait ignorer les analyses décrites dans ce volume. Et notamment les étudiants qui se forment dans les structures liées à la *SFSC*, dans laquelle les coordinateurs assument des responsabilités didactiques – Élise Maas étant vice-présidente de la commission Formation de la *SFSC* et Nicolas Pélissier co-directeur du département des *SIC* et du master 2 Dispositifs socio-techniques d'information et de communication (*DISTIC*) à l'université Nice Sophia Antipolis et responsable du séminaire doctoral du laboratoire Informations, milieux, médias. Très ancré dans l'actualité de la communication inévitablement numérique, ce livre apporte des informations nécessaires aux spécialistes de la communication et au grand public en égale mesure. Ceux qui souhaiteraient en apprendre davantage se nourriront des références bibliographiques de chaque chapitre. Car, dans son ensemble, ce livre nous enseigne que nous devons tous être plus informés sur tout ce que signifie actuellement numérique.

Liana Pop

université Babes-Bolyai, RO-400084
liananegrutiu@yahoo.fr

Julien PÉQUIGNOT, François-Gabriel ROUSSEL, dirs, *Les Métavers. Dispositifs, usages et représentations*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Questions contemporaines, 2015, 166 pages

L'ouvrage collectif dirigé par Julien Péquignot et François-Gabriel Roussel formalise le résultat d'une journée d'étude organisée par le Centre d'étude sur les images et les sons médiatiques (Ceisme) qui a eu lieu le 30 juin 2014 à l'université Sorbonne Nouvelle-Paris 3 consacrée aux « métavers ». Interdisciplinaire, il propose six contributions comme autant de points de vue autour de ces objets protéiformes qui cherchent à saisir les enjeux liés à leurs usages, leurs pratiques et leurs représentations dans leurs dimensions historiques, sociales, anthropologiques, idéologiques et culturelles.

Mais que sont les métavers ? Dès son avant-propos (pp. 7-9), François-Gabriel Roussel en expose une définition globale : il s'agit d'« univers numériques, accessibles uniquement en ligne (sur Internet), ouverts simultanément à plus de 128 joueurs ; ils sont persistants, c'est-à-dire accessibles 24 heures sur 24, 7 jours sur 7,